

L'EAU DANS L'AMENAGEMENT

S'il est un sujet proche à la fois de l'aménagement, de la Nature et de l'Environnement, c'est bien celui de l'eau. Dans l'état de nature notre pays est assez abondamment et régulièrement pourvu en eau ; néanmoins, de tout temps, les premiers travaux d'aménagement qui s'y sont effectués ont concerné l'eau — qu'il s'agisse d'adductions aux centres urbains, travail dans lequel les romains étaient maîtres, d'assainissement de marais depuis le moyen-âge, de travaux d'endiguement et de lutte contre les crues depuis des siècles, de canaux d'irrigation, puis de canaux de navigation intérieure.

La protection de l'eau contre l'action de l'homme et surtout la pollution n'est pas récente non plus : les traces d'une réglementation datent en France de plus d'un millénaire. Mais elle a pris toute sa dimension bien plus tard — il n'y a guère qu'une vingtaine d'années — pour faire face aux menaces croissantes de l'urbanisation et de l'industrialisation.

Est-ce à dire que tout est fait dans ce domaine ? Certes pas. La sécheresse du printemps et du début de l'été 1976 nous ont rappelé que les travaux considérables déjà effectués pour alimenter en eau villes, usines et exploitations agricoles, ne pouvaient encore nous prémunir contre les conséquences d'un tel événement ; cette sécheresse donne plus de relief encore à la poursuite d'une politique coordonnée de développement et de protection de nos ressources.

De même si, grâce aux développements des réseaux d'assainissement et des stations d'épuration industrielles ou urbaines, la pollution rejetée dans nos rivières ou dans la mer a régressé depuis trois ans, tout ralentissement de l'effort réduirait à peu de chose les résultats acquis. Bien plus, l'effort doit être accentué pour parvenir à notre objectif — le traitement des sources de pollution notable en 1988 — puisqu'aussi bien les travaux les plus importants et donc les moins coûteux par unité de pollution retirée sont réalisés les premiers.

Restaurer l'état de nos rivières, développer et mieux exploiter nos ressources superficielles et souterraines, protéger nos côtes, nous garantir contre les crues mêmes rares, tels sont les objectifs d'une politique globale de l'eau. Le bon aboutissement de cette politique est désormais une condition de notre développement économique mais aussi éthique.

J.-F. SAGLIO

**Directeur du Service Prévention
des Pollutions et Nuisances
Ministère de la Qualité de la Vie**

le symbolisme de l'eau



photo Gronkvist (Off. Nat. du Tourisme suédois)

par Thérèse LAGRANGE

L'opportunité de la prise en considération du symbolisme de l'eau en tant que complément de nombreuses études scientifiques et technologiques s'intéressant à sa composition et à son traitement apparaît évident lorsque l'ensemble des normes qualitatives ainsi élaborées s'avère mis en échec à la consommation, parce que sans rapport avec le mode subjectif d'appréciation de l'usage. Comme le montre, en effet, une étude socio-économique⁽¹⁾ du comportement des consommateurs vis-à-vis de l'eau potable, plus de la moitié des Français préfère les eaux en bouteille du commerce à l'eau distribuée par les ré-

seaux publics, en dépit de l'amélioration et du contrôle constants dont celle-ci est l'objet.

Outre ce résultat hautement significatif, l'enquête a recueilli nombre d'opinions sur les caractéristiques sensibles de l'eau distribuée, à savoir ses aspects, odeur et saveur, en contradiction franche avec les analyses effectuées au lieu et moment de l'interview.

A rechercher la causalité d'une telle discordance, les auteurs constatent qu'une altération, même passagère, des qualités organoleptiques de l'eau distribuée peut être à l'origine d'une attitude de refus

difficilement révoquant et aussi que les consommateurs basent souvent leur évaluation de l'eau domestique sur la perception qu'ils ont des eaux naturelles (lacs, étangs, rivières) de leur région, sous-estimant les moyens de traitement et de contrôle employés — ce qui corrobore les résultats d'une autre étude⁽²⁾ sur le comportement des individus vis-à-vis de la pollution de l'eau mettant en évidence que les griefs formulés à l'égard de la détérioration des eaux naturelles dépassent généralement leur degré réel de pollution. Ainsi, l'eau de consommation quotidienne n'est-elle pas une entité différente dans

l'esprit du non-spécialiste de l'eau-matière qui spontanément appelle et suggère la subjectivité humaine sans qu'aucun ne pense, pour les autres, à former ou transformer cette relation privilégiée, à l'instar de ces études qui finalement concluent toutes à la nécessité d'éduquer le consommateur au sujet de l'eau potable.

Caricaturalement, on pourrait se demander pourquoi personne ne va à l'encontre des dépenses engagées, des risques courus, de l'irrationalité déployée par des millions de personnes l'été pour jouir de la mer, du soleil, de la nature enfin alors qu'on déplore le coût ménager occasionné par l'achat d'eaux en bouteille, l'éventuelle nocivité de l'emploi à long terme d'eaux minéralisées sans prescription médicale, la particulière suggestibilité des consommateurs face à l'argumentation publicitaire dans ce domaine.

C'est, semble-t-il parce que le rêve, c'est-à-dire la vie des images et des désirs, n'est pas reconnu également dans toutes les situations alors précisément que « la voie réelle se porte mieux si on lui donne ses justes vacances d'irréalité » et que « l'eau invite au voyage imaginaire » (3).

La publicité, en effet, atteint son but lorsqu'elle ne semble plus considérer l'acte de boire de l'eau comme un simple besoin à satisfaire dans les conditions les plus pratiques et les plus économiques mais comme un désir à susciter ; désir qui dépasse largement l'acte et attend une satisfaction de ses conséquences non seulement sur l'organisme mais aussi sur l'âme : à savoir Santé et Bien-Être.

Le rôle de l'image devient alors prépondérant ; la publicité s'en sert depuis longtemps tandis que la psycho-sociologie découvre que « l'eau du robinet » manque d'« image de marque » : parce qu'apparaissant manipulée donc polluée, cette eau technique n'apporte pas à l'usager la part de Nature que, dans l'espoir de bénéficier de ses bienfaits aujourd'hui revalorisés, il requiert ; elle ne lui laisse également pas la liberté de choix, proposant une réponse collective et polyvalente à des aspirations qu'il ressent comme profondément individuelles et, dans l'alternative, les eaux en bouteille sont surinvesties jusqu'à signifier pour certaines classes socio-économiques l'accession à un standing supérieur.

Les différences d'attitudes de consommation d'eau correspondent ainsi aux différences culturelles d'idéologie du rapport entre la nature et la technique, généralement réduit à une opposition simpliste et les problèmes posés par l'eau sauvage ou domestique — la distinction s'avérant inopérante — sont à envisager sous cet angle.

L'eau, pour l'homme, n'existe pas en dehors des connotations affectives qu'il y

attache et apparaît, parmi les quatre suppléments fondamentaux, constituer le support le plus favorable à la projection fantasmagorique, mécanisme psychologique par lequel un sujet extériorise sur un objet réel ses propres images, sentiments ou tendances.

L'eau est un symbole en ce qu'elle est la manifestation tangible de représentations psychiques qui empruntent sa matérialité pour s'exprimer ; elle leur prête l'ambiguïté de son reflet dans l'espace incertain de l'identité à l'idéalité où miroite le beau.

Selon qu'elles véhiculent des désirs ou des craintes, de l'amour ou de la haine, des joies ou des peines, ces images sont mobiles et leurs ambivalences se retrouvent dans la diversité formelle des eaux qui, telle l'eau courante, claire et printanière se donne sensoriellement à l'évocation de la naissance, de l'enfance, de la jeunesse ou qui, inversement, telle l'eau profonde, silencieuse et sombre rappelle — ou appelle — le souvenir, la méditation, le sommeil, la mort.

Ainsi, « l'eau devient une sorte de médiateur entre la vie et la mort » (3). Seule, l'eau ouvre tout le champ du symbolisé, quoique lui-même limité : elle parle de corps, de parenté, de naissance, de mort, de nudité et aussi de sexualité. Cependant, l'eau, dans une de ses formes isolées, n'accepte pas simultanément l'ambivalence des sentiments : le moindre défaut — impureté, odeur, trouble — interdit toute poésie ; l'eau ne peut être que pure, elle dont la fonction exigée par l'homme est de dissoudre ses déchets ; ce qu'il rejette, ses maux comme ses mauvais désirs ne peuvent resurgir sans provoquer en lui le dégoût, prémoniteur de culpabilité.

La valeur morale qui suppose que l'eau emporte le Mal montre quelle puissance lui est conférée : celle qui par identification, régénère, rajeunit, rafraîchit, purifie, adoucit, calme, guérit etc. celle en un mot qui fait le Bien. La présence physique de l'eau sauvage dans l'environnement de l'être humain apparaît être un facteur essentiel de régulation des tensions tant au niveau individuel que social : l'eau peut accueillir généreusement les pleurs du mélancolique, s'harmoniser avec les états d'âmes romantiques aussi bien que favoriser les états turbulents des enfants.

Elle est l'élément maternel qui, « dans son symbolisme sait tout réunir » (3), elle nous porte ; ici, le mécanisme inconscient de la projection prend pleinement son sens. C. L. Estève (cité par G. BACHELARD) révèle le dynamisme secret de l'eau vive sur le psychisme : « l'eau, en groupant les images, en dissolvant les substances, aide l'imagination dans sa tâche de désobjectivation, dans sa tâche d'assimilation ». La force dissolutive et résolutive des éléments n'est pas également valorisée par

l'homme ; celle de l'eau lui est indispensable car elle absout.

La particulière sensibilité des gens à la pollution de l'eau plutôt qu'à celle de l'air, aux bruits et aux ordures (2) s'explique car elle est un véritable « outrage à la Nature-mère ».

Polluée, l'eau ne possède plus les qualités de fond qui l'associent au sein nourricier, éternellement protecteur et prodigue ; au lieu d'amener l'espoir et de conduire à l'idéal, elle charrie la faute ; et la gêne ressentie ressemble à l'inquiétude que répand le suicide à l'entour. L'Adès menait aux Enfers.

La ligne d'écriture et le fil du discours ne suffisent pas à rendre le foisonnement symbolique qui entoure la matière d'une abondance mouvante et contradictoire dont voici un dernier aspect : comme à l'égard de toute puissance, on peut craindre que l'eau et sa liberté ne cessent d'honorer ses propres désirs et même, lorsque les sentiments animent un tel retournement, ne s'y opposent ; la mer a ses tempêtes, leurs fleuves, leurs crues, toutes dévastatrices, la sécheresse tarit les sources. Parfois l'homme se sent pris lui-même dans le risque que lui fait encourir l'eau dans sa prodigieuse faculté d'absorption. Le navigateur est toujours héroïque, le naufragé est à jamais parti.

Chaque matière possède une spécificité d'évocation sur chaque mystère : l'eau permet à la pensée de concevoir la mort comme un voyage tandis que la tombe ou le bûcher fondent dans le souvenir des vivants une autre image du mort et instaurent entre eux un autre dialogue. Le temps très naturellement, s'appréhende dans cette rêverie bercée par les flots : même linéarité, perpétuité et irréversibilité dans leur déploiement incessant qui autorise l'oubli et amène le renouveau ; énergie qui simplement transforme mais finalement demeure.

Thérèse LAGRANGE

Laboratoire d'éco-éthologie humaine

Institut Marcel Rivière

Directeur : Dr Claude Leroy

BIBLIOGRAPHIE

(1) IRIEC (équipe du Cresi) 14, rue Rieux 92100 Boulogne : « Comportement du consommateur à l'égard de la distribution d'eau potable », mars 1974, Convent. Recherche n° 72-42 du Secrétariat Permanent pour l'Etude des problèmes de l'eau.

(2) SORADE, 25, rue de la Bienfaisance 75008 PARIS - « La perception de l'eau non-domestique », juillet 1975, marché de gré à gré n° 74-02-165-00-237-75-01 du Ministère de la Qualité de la Vie-Environnement.

(3) BACHELARD G. - « L'eau et les rêves » Essai sur l'imagination de la matière, 1941, Librairie José Corti.